

Ensor et la percée du réel

René Micha

Volume 28, numéro 114, mars-avril-mai 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Micha, R. (1984). Compte rendu de [Ensor et la percée du réel]. *Vie des arts*, 28(114), 35-37.

ENSOR ET LA PERCÉE DU RÉEL

René MICHA

Le Kunsthaus de Zürich et le Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers ont organisé en commun une rétrospective consacrée à James Ensor. C'est la plus importante depuis longtemps: elle offre trente tableaux, un plus grand nombre de dessins, de gouaches et de pastels, de très nombreuses gravures et divers documents (des photos, des lettres). Quand elle fermera ses portes, l'exposition d'Anvers aura accueilli plus de cent vingt-cinq mille visiteurs.

Écrivant dans une revue canadienne qui paraît à Montréal, je crois utile de préciser, et peut-être de corriger, les opinions qu'on se fait sur une Belgique divisée entre deux groupes ethniques et linguistiques, sans compter Bruxelles qui se trouve entre-deux et qui est pour 80 pour cent francophone.

On dit volontiers que la Flandre est le pays des peintres et la Wallonie le pays des musiciens — celle-ci a en effet donné naissance à André-Modeste Grétry, à Eugène Isaye et à César Franck. Cette distinction n'est vraie que grosso modo. C'est qu'on a pris l'habitude de joindre à des peintres authentiquement flamands: Brueghel, Van Eyck, Memling, Rubens, Van Dyck, des peintres wallons comme Roger de la Pasture (Van der Weyden), Henri Blès (Herri met de Bles), Henri Patenier, Lambert Lombard¹. Les symbolistes sont flamands, wallons ou bruxellois, mais ils usent tous de la langue française: Khnopff, Degouve de Nuncques, Spilliaert, Delville, Le Brun. Les surréalistes sont wallons: Magritte, Delvaux, Bury, Mariën.

James Ensor, auquel je viens à présent, est né d'un père anglais et d'une mère ostendaise. Ses lettres, ses écrits, les titres de ses œuvres, sont toujours rédigés en français. Il témoigne d'une imagination flamande, d'un humour anglais, d'un goût français de la raillerie. Cependant, il est vrai que la boutique de sa mère, où se trouvent des coquillages, des masques de carnaval, des souvenirs, des curiosités, est pour lui une source incessante d'inspiration.

James Ensor ne peut être fixé d'un seul mot. Il lui arrive d'être réaliste, voire naturaliste, de ressembler à Corot², à Boudin, à Courbet, mais son œuvre bascule soudain dans l'irréalisme, dans l'antinaturalisme. Plusieurs de ses tableaux, de ses dessins, sont délibérément symbolistes (c'est en partie la tradition anglaise). Mais l'approximation la moins hasardeuse le situe à la frontière de l'impressionnisme et de l'expressionnisme. Ces deux mouvements l'emportent tour à tour et parfois règnent ensemble sur un même tableau.



1. James ENSOR
Autoportrait, 1878.
Huile sur bois; 20 cm x 14.
Coll. particulière.



2. *Le Juge rouge*, 1890.
Huile sur toile; 46 cm x 38,5.
Coll. particulière.

James Sidney Ensor naît à Ostende, le 13 avril 1860³. Sa sœur Mariette naît l'année suivante: elle lui servira de modèle pendant de nombreuses années.

Il fait de médiocres études dans un collège de la ville; en revanche, il dessine fort bien; son père (qui est ingénieur) lui fait donner des leçons de peinture. A seize ans, il devient étudiant à l'Académie des Beaux-Arts d'Ostende; à dix-sept, à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, que dirige Jean Portaels et où il rencontre Willy Finch et Fernand Khnopff. Il peint des sujets bibliques, des nus académiques et un autoportrait (il en exécutera un grand nombre au fil des ans).

Ses études achevées – nous sommes en 1880 – il revient à Ostende où le grenier familial, dominant à la fois une partie de la ville et la mer, lui sert d'atelier. Environ ce temps, donc très jeune, il peint un grand nombre d'œuvres de divers formats, quelques-unes très petites, qui sont déjà des chefs-d'œuvre. Des portraits, des scènes de genre, des paysages urbains, des marines, des natures mortes. Il prend part à des expositions à Bruxelles, à Anvers et, dès 1882, à Paris. Un de ses tableaux est refusé au Salon d'Anvers: il montre une jeune et opulente bourgeoise attablée, seule, devant un plat d'huîtres et des carafons de vin.

Le Groupe Les XX, groupe d'avant-garde, est fondé en 1883. Outre Ensor, qui en devient vite la figure dominante, il comprend notamment Fernand Khnopff, Théo Van Rysselberghe, Guillaume Vogels⁴.

1885 marque la fin de la période dite sombre d'Ensor. Il emprunte désormais aux lumières métaphysiques de Turner et de Rembrandt et entreprend les *Auréoles du Christ*, ou *Les Subtilités de la lumière*, série de dessins où, curieusement, il s'identifie au Christ souffrant. Ces *Auréoles* sont exposées aux XX en même temps que le *Dimanche après-midi à la Grande Jatte*, de Seurat. Mais, dans l'entretemps, Ensor s'est brouillé avec Khnopff qu'il accuse de plagiat dans un cas précis. Plus tard, dans ses *Écrits*⁵, il préférera ceci que je cite moins pour le jugement de valeur que pour le style singulier, coruscant, de son auteur: «Les compositions inexpressives, aux aigreurs ostéologiques de Fernand Khnopff, toujours distinguées et un peu distinguées, représentent d'ordinaire des pintades galinacéennes, farcies de fausse distinction. Oiseaux bizarres, sans queue ni tête, amplement machoirdés, mais totalement dépourvus de frontal et d'occiput.»

Ensor peint *L'Entrée du Christ à Bruxelles* en 1888. Le tableau, que Les XX refusent d'exposer, l'année suivante, est aujourd'hui universellement connu. Sur un vaste espace (258 cm sur 431), il fait défiler une foule hilare, carnavalesque, comprenant des musiciens à haut képi et des clowns sur une estrade, que surmonte une longue banderole «Vive la sociale», que trouent d'autres bannières, d'autres slogans: «Fanfares doctrinaires», «Vive Jésus, le Roi de Bruxelles», «Toujours réussi», etc., foule qui emplit la rue à ras bord de sorte que les premières têtes surgissent à l'avant-plan.

C'est à peu près vers la même époque qu'Ensor peint les masques qui l'ont rendu célèbre: qui forment des colloques, des intrigues, des jeux, des chinoiseries, qui, bientôt, vont se mêler aux squelettes et aux juges articulés qui, à leur tour, joueront la comédie. Ces masques et ces squelettes sont naturellement hauts en couleurs: cependant, il est remarquable que les natures mortes contemporaines exaltent non moins savamment les couleurs. Je désire citer en particulier la *Nature morte aux pêches* (1890).

La dernière exposition des XX a lieu en 1893. Ensor expose plusieurs œuvres à La Libre Esthétique qui lui fait suite. Sa première exposition individuelle – à Bruxelles – date de 1896. Deux ans plus tard, *La Plume* lui consacre à Paris une exposition qui n'a guère d'écho. Dans les années suivantes, l'on publie son œuvre graphique, Émile Verhaeren lui consacre une monographie, il reprend dans un style modifié une partie de ses œuvres précédentes: apparemment, depuis la fin du dix-neuvième siècle, son pouvoir créateur a décliné. Sa mère meurt en 1915: il la peint morte (de même, il a peint son père mort en 1887).

Son œuvre se poursuit sans qu'il la renouvelle vraiment. Cependant de grandes rétrospectives la mettent à l'honneur: à la Kestner Gesellschaft de Hanovre, en 1927, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, en 1929 (*L'Entrée du Christ à Bruxelles* y est montrée pour la première fois), au Jeu de Paume de Paris, en 1932, à la National Gallery de Londres, en 1946. En 1933, il a été élu Prince des peintres.



3. *Squelettes voulant se chauffer*, 1889.
Huile sur toile; 74,8 cm x 50.
Kimbell Art Museum, Fort Worth, Texas.
(Phot. T. Felt)

Ensor meurt le 19 novembre 1949; il est enterré dans le petit cimetière qui entoure une petite église de Mariakerke, au bord de la mer. Depuis sa mort, d'autres rétrospectives lui sont consacrées: à New York, à Paris, à Londres, à Otterloo, à Bâle, à Stockholm, à Tokyo, à Stuttgart, à Bruxelles, à Rotterdam, à Chicago, à Essen, à Rome et, tout récemment à Zürich – sans que s'altère notre sentiment que l'œuvre la plus significative se situe dans les vingt années qui vont de 1880 à 1900.

James Ensor est un grand peintre, «l'un des plus grands visionnaires de tous les temps» (Jean Cassou). C'est aussi un grand dessinateur – ce que ses qualités de coloriste risqueraient de faire oublier. Ses dessins, écrit Paul Fierens, percent l'énigme du réel. C'est un peintre versatile au sens anglais du mot: peintre mobile qui aborde tous les genres avec un égal bonheur.

Sa place dans l'histoire de la peinture est et demeurera sans aucun doute considérable. Il me souvient d'une exposition expressionniste organisée dans le cadre du Mai Musical Florentin de 1964. Elle se déployait dans les salles du palais Strozzi, à première vue fort éloigné d'un tel mouvement de peinture. Parmi les précurseurs de l'expressionnisme, on pouvait voir Munch et Ensor. C'est la vérité même.

1. Remarquons de surcroît que Rubens, diplomate, a vécu en maint pays et en mainte langue, que Van Dyck a passé une grande partie de son existence en Angleterre.
2. Qui lui-même ouvre la voie à l'impressionnisme. «Le beau dans l'art, écrit-il, c'est la vérité baignée dans l'impression que nous avons reçue.»
3. Je dois une partie de ma documentation à Leen de Jong, attachée au Musée d'Anvers.
4. Plus tard, il comprendra aussi Henry de Groux, Auguste Rodin, Félicien Rops, Jan Toorop, Henry Van de Velde.
5. Qui paraîtront aux Éditions Sélection, en 1921.